sur des motifs (l'esquif sur l'eau, le discobole meurtrier, les pays et les divinités parfumés), sur des représentations (les peuples du bout du monde chez Eschyle) ou sur des pratiques (attribuées par les Grecs aux Barbares, mais dont leurs mythes gardent des traces : sacrifices humains, cannibalisme), qui ont pour point commun de s'interroger sur la vision des origines proposée dans les mythes hellènes en mettant en lumière la diversité de leurs significations selon les époques. Un index des personnages, qui donne un résumé rapide de leur histoire, termine ce livre à la fois érudit et élégant dont la lecture s'agrémente de très belles gravures faites d'après des dessins de Diepenbeck, un élève de Rubens.

Jacqueline FABRE-SERRIS.

Archéologie. Histoire de l'Art.

Eva Margareta STEINBY, *Lexicon Topographicum Urbis Romae*, volume quarto, P-S : Rome, Edizioni Quasar, 1999, 518 pages, 179 plans et photographies hors-texte.

À peine plus épais que le précédent, ce tome 4 est l'œuvre d'une équipe composée pour moitié d'*homines noui* dont les plus connus sont A. J. AMMERMAN et A. ZIOLKOWSKI. Ces noms que les hasards de l'ordre alphabétique ont placés l'un à la première, l'autre à la dernière place de cette liste matérialisent en quelque sorte la réalité et l'ampleur de cet effort d'ouverture.

À bien réfléchir, chaque volume de ce *Lexicon* peut être comparé à une cote des valeurs boursières. Celles du « cac 40 » pour commencer auxquelles correspondent les lemmes les plus substantiels. Dans cette catégorie la première place revient dans ce tome 4 au Palatin qui bénéficie de 4 notices. La première, due à A. AMMERMAN traite, comme on pourrait s'y attendre, de la géographie et de la géologie de cette colline. Les suivantes, respectivement rédigées par G. TAGLIAMONTE, E. PAPI et A. AUGENTI, s'ordonnent selon une tripartition chronologique attestée, dans les volumes précédents, pour d'autres sites et s'attachent à préciser sa topographie et son histoire. Du Palatin on passe tout naturellement au *Quirinalis collis*. Sous ce lemme, F. COARELLI propose une délimitation soigneuse du Quirinal proprement dit et des *colles Salutaris, Mucialis* et *Latiaris*. Il s'efforce ensuite de reconstituer le réseau des portes, *uici, cliui* connus sur cette hauteur et de replacer dans cet ensemble les sanctuaires dont le souvenir s'attache à elle. Il dresse enfin la liste des personnages qui y eurent leur demeure. Bref un modèle de rigueur en 4 pages de texte.

On n'attendait pas le lemme *Siluanus* à pareille fête puisque dieux et déesses n'apparaissent en principe dans ce *Lexicon* que dans les notices consacrées à leurs temples ou à leurs autels. Mais, dans le cas de cette divinité, la documentation épigraphique relative aux lieux où un culte lui était rendu, le plus souvent à ciel ouvert, était si riche que la notice dans laquelle L. CHIOFFI cherche à déterminer, *regio* par *regio*, l'emplacement de chacun s'étend sur 13 pages. Dans un registre plus classique, mentionnons les lemmes *Pantheon* (A. ZIOLKOWSKI) dont le dernier paragraphe, consacré au problème de la signification qu'il faut accorder à l'architecture de ce monument mérite d'être médité), *Pomerium* (dans lequel M. ANDREUSSI s'en est pourtant tenu au strict minimum en ce qui concerne les considérations juridiques), *Regia* (R. T. SCOTT, auquel le lecteur saura gré d'un exposé

limpide), *Regiones quattuordecim* (*Storia*, A. FRASCHETTI et *Topografia*, D. PALOMBI) et *Rostra* (F. COARELLI, P. VERDUCHI).

S'il s'intéresse ensuite aux valeurs du « second marché », c'est-à-dire aux notices de longueur moyenne consacrées à l'étude de problèmes ponctuels, l'utilisateur de ce tome 4 n'aura que l'embarras du choix. Nous nous bornerons ici à isoler celles qui nous ont paru les plus marquantes. En premier lieu les lemmes *Pax Augusta* (*Ara*) et *Pietas Augusta* (*Ara*), dans la mesure où l'un illustre une perspective de continuité en matière de recherche archéologique, et l'autre un processus de remise en cause. Il est significatif en effet que, dans le premier, M. TORELLI passe sous silence la théorie, qui fit quelque bruit en son temps, de S. WEINSTOCK. Dans un article du *J.R.S.* (50, 1960), ce savant développa l'hypothèse que les fragments de reliefs aujourd'hui regroupés en un ensemble auquel on donne le nom d'*Ara Pacis* ne pouvaient en aucune façon provenir de cet autel. Dans le deuxième exemple, l'exposé d'E. LA ROCCA montre à quel point les données du problème des rapports des reliefs visibles sur la façade de la villa Medicis avec l'autel de la Piété se sont modifiées depuis l'article que R. BLOCH leur consacra (*M.E.F.R.* 56, 1939).

Dans un ordre d'idées différent, on appréciera les exposés d'A. FRASCHETTI (s. v. *Regiones quattuor* (*Storia*), de J. ARONEN (s. v. *Remona, Remora, Remoria, Remureina, Remuria, Remurinus ager*), de F. COARELLI (s. v. *Sacra via*). Le premier donne l'occasion à son auteur d'établir que l'assimilation à des *regiones* des tribus serviennes est l'œuvre de Varron qui reconnaissait dans ces tribus de simples circonscriptions territoriales, donc que Rome ne connut pas de division officielle de son sol en *regiones* avant le règne d'Auguste. Le second propose une classification des lieux auxquels le souvenir de Rémus s'attachait en trois catégories, selon qu'il s'agissait de hauteurs extérieures à Rome (on sait que sur cette base, T. P. WISEMAN a récemment proposé de localiser sur le *mons Sacer* la cité que Rémus projetait de fonder), de l'Aventin ou du Palatin. Le troisième enfin regroupe et discute le dossier des témoignages relatifs à un problème sur lequel F. COARELLI avait déjà eu l'occasion de prendre position.

Quant aux notices assimilables aux valeurs du « nouveau marché », elles foisonnent. À preuve les quelques chiffres que voici : 73 occurrences du lemme *Statua*, 58 du lemme *Porticus*, 56 du lemme *Sepulcrum* sous lequel, au même titre que des figures de proue, des individus de moindre envergure gagnent de passer à la postérité, 42 du lemme *Schola*, 20 du lemme *Pons*, 10 des lemmes *Praedium/Praedia*, etc. Autant de notices généralement brèves mais qui ont tout pour piquer la curiosité du lecteur. Celle du recenseur s'est en tout cas arrêtée sur les lemmes *Porticus Triumphi* (portique dont F. COARELLI souligne que, même en l'absence de tout document, on peut tenir l'existence pour plus que vraisemblable à Rome puisque deux inscriptions gardent le souvenir de monuments de ce nom dans des villes d'Italie) ; *Por(tus) Cor(nelii ?)* et *po(rtus Lic(inii)*, le nom *portus* désignant des magasins où l'on stockait des briques ; *Praedia Statili Urbici* (les *praedia* en question, de localisation inconnue, sont mentionnés sur une inscription encore inédite) ; *Privata Mamertini* et *Privata Traiani* (le premier mot désignant dans un cas une prison, dans l'autre la demeure occupée par Trajan jusqu'au moment où il accéda au pouvoir) ; *Schola : collegium numinis dominorum* où, sous *dominorum*, il faut reconnaître Vespasien et ses fils ; *Schola quaestorum et caplatorum* (désignation qui se lit dans le *Curiosum* et dans la *Notitia* et dans laquelle le voisinage de questeurs et d'ouvriers qui avaient pour fonction de transvaser l'huile, du pressoir dans les récipients prévus à cet effet, fait difficulté) ; *Statuae regum Romanorum* (pour

les raisons que l'on sait). Et ce palmarès pourrait prendre en compte nombre d'autres lemmes.

Bref un volume qui fait plus que tenir les promesses de son titre.

Jean-Claude RICHARD.

Manuel ROYO, *Domus imperatoriae, Topographie, formation et imaginaire des palais impériaux du Palatin* B.E.F.A.R. 303 : Rome, École Française de Rome, 1999, 436 pages.

Ce livre fait le point sur cette colline centrale et originelle de Rome; comme le titre le suggère, les questions topographiques ne sont abordées qu'à partir du IIe-Ier siècles av. Jésus-Christ; il est vrai que pour les périodes antérieures, la documentation est très réduite. L'auteur montre comment l'on est passé d'un quartier résidentiel aristocratique à un complexe administratif, avec l'appropriation progressive de l'espace par le pouvoir impérial. La première partie recense les demeures du quartier républicain, en envisageant les raisons de l'installation des *nobiles*, ainsi que les caractères et la topographie de leurs maisons (excellents tableaux synthétiques, p. 70-5). Avec raison, l'auteur réaffirme que la *commoditas* invoquée par les textes n'est que le masque de la sacralisation du pouvoir. La seconde partie retrace les étapes de la transformation du Palatin en résidence impériale : la mutation, qu'opèrent l'installation d'Auguste et ses réalisations, est de l'ordre du religieux et de l'imaginaire; mais le Palatin n'est pas encore un « palais » perçu comme l'unique centre monumental du pouvoir; c'est ce que prouverait l'activité édilitaire d'Auguste en dehors de la colline (p. 172-95) : le faste des monuments publics s'oppose encore à la *modestia* privée de l'empereur. En troisième partie, l'auteur s'intéresse à la prétendue *domus Tiberiana*. Si celle-ci est d'époque néronienne, quelle réalité recouvre alors cette appellation et de quelle manière s'est faite, avant Néron, l'intégration des diverses parties de la colline? Enfin, la quatrième partie, « réalités et imaginaire du palais flavien », étudie en détail cet immense ensemble, en tenant compte, en particulier, des premiers résultats des fouilles menées par l'École Française de Rome.

On regrettera cependant que les plans, certes nombreux, soient repris d'études antérieures diverses, sans toujours être équipés des indications indispensables à leur compréhension. L'ensemble de l'ouvrage s'appuie sur une abondante bibliographie; textes et hypothèses font l'objet d'analyses d'une grande densité et d'une grande prudence. On relèvera quelques coquilles (elles sont inévitables) et un lapsus (p. 21 : la date de 63 est erronée); l'hypothèse des p. 192-3 ne s'impose pas : pourquoi Ovide (*A.A.*, I, 72-3) ne parlerait-il pas aussi du portique d'Apollon, si l'on considère le passage parallèle *A.A.*, III, 389-90? Pourquoi supposer des statues des Danaïdes, meurtrières de leurs maris, dans le portique de Livie où est célébrée la *Concordia* du couple impérial? L'auteur fonde une grande partie de son étude sur les mots qui désignent les différentes entités du Palatin. Or, en ce qui concerne l'expression *Palatia caeli* (*Met.*, I, 176), il me semble qu'Ovide a repris (en la modifiant) la formule d'Ennius *palatum caeli* (Cic., *Nat.. deor.*, II, 49), où le « palais du ciel » est celui de la bouche. Ennius traduisait là le double sens du grec οὐρανός, « voûte palatale » et « ciel » (cf. les épigrammes érotiques de l'*Anth. Pal.*, V 105 et XI, 328). Varron (Aug., *Civ. Dei*, VII, 8) atteste lui aussi que « *nonnulli poetae Latini caelum vocaverunt palatum* ». On peut alors se demander si la métaphore du « palais-Palatin céleste », que les textes reprennent cons-

tamment, ne vient pas de ce jeu de mot (« étymologique » ?) d'Ovide. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. ROYO deviendra une référence pour le complexe impérial du Palatin.

Bruno POULLE.

Gilles SAURON, *L'Histoire végétalisée. Ornement et politique à Rome* (Collection « Antiqua ») : Paris, Picard, 2000, 250 pages, 12 planches, 109 figures.

On est, dès le premier regard, sensible à la beauté de l'ouvrage, des subtilités du paysage sacro-idyllique à l'or paradisiaque des mosaïques de Saint-Clément.

L'histoire est celle du règne d'Auguste, inauguré par l'événement fondateur que fut la bataille d'Actium. L'ornement est celui des rinceaux qui couvrent l'enceinte de l'*Ara Pacis*. On connaît les thèses audacieuses, et accueillies comme telles, de G. SAURON sur le sujet : loin de n'être qu'un ornement formel, les rinceaux de l'*Ara Pacis* ont un sens. Emblématique de la Paix à laquelle il est dédié, le décor de l'autel annonce en langage crypté le retour de l'âge d'or. Ce symbolisme caché, conforme au goût du secret cultivé par l'aristocratie romaine, est à chercher dans la relation des rinceaux à la frise figurée qui les surmonte et, plus généralement, dans la poésie de Virgile, inspiratrice de l'œuvre et de son programme. Le message de l'*Ara Pacis*, décrypté à travers les volutes qui s'enroulent sur ses murs, est double : message dynastique, qui illustre le triomphe des Césars sur la descendance d'Antoine et que nous lisons, figuré par les fleurs ; message esthétique, où les végétaux de Dionysos, lierre et vigne, sont reconquis par l'acanthe d'Apollon. Ce sont aussi les deux parties du livre.

La première, « le message dynastique », se fonde sur la correspondance spatiale entre les personnages de la procession, au registre supérieur, et les rinceaux du registre inférieur. Toute interprétation est donc tributaire de l'identité des membres de la famille impériale. Or, on sait à quel point elle reste controversée. Si les figures d'Auguste (mutilée), d'Agrippa et du petit Caius, de Livie, me paraissent hors de doute, j'avoue n'être que difficilement convaincue par l'identification des personnages qui suivent avec les deux *Antoniae*, leurs maris et leurs enfants, autrement dit la descendance réprouvée d'Antoine, dont les fleurs emblématiques s'inclinent, en soumission à la descendance élue des Césars, qui jaillit en deux pousses, promesse de vie des deux frères, Caius et Lucius. On ne nous dit pas pourquoi Julie et le petit Lucius, qu'on s'attendrait à voir à leur juste place, protocolaire et familiale, derrière Auguste, Agrippa et Livie, sont relégués, isolés, sur la face nord de l'enceinte. De même pour l'interprétation, suggérée avec prudence, il est vrai (et reprise d'E. SIMON), qui identifie le personnage figuré au second plan avec Horace. Dans ce visage creusé de plis, j'ai peine à reconnaître les rondeurs du poète, *pinguis et nitidus* (*Epist.*, 1, 4, 15). C'est à Mécène que la tradition assigne d'ordinaire cette silhouette voûtée, dans laquelle, de fait, je suis beaucoup plus portée à lire les pathologies du ministre d'Auguste. Par sa luxuriance, ce premier ensemble n'est pas sans évoquer, avec les transpositions nécessaires, les méditations fameuses de P. MAURY sur l'architecture secrète des *Bucoliques*.

G. SAURON connaît magnifiquement les poètes et, plus largement, les littératures de l'Antiquité, d'Empédocle à Stobée ou Servius. Sa lecture croisée de leurs œuvres et des rinceaux augustéens est, elle aussi, une forme d'entrelacs, où l'esthétique du chaos se fait politique. À cet âge d'or régressif, retour à l'indifféren-

ciation originelle, où se complaît la Rome des guerres civiles, peuplé des monstres extravagants que déjà rejetait un Lucrèce, au nom de la physique épicurienne, ou un Vitruve, s'oppose maintenant le cosmos de la IV^e *Bucolique*, pacifié sous le signe d'Apollon. G. SAURON déchiffre l'*Ara Pacis* tout entière à la lumière de Virgile. Les esthétiques, les idéologies s'affrontent à travers les propylées d'Ap. Claudius à Éleusis : dans le monument de celui qui fut aussi un grand augure, collègue éminent de Cicéron, G. SAURON se refuse à voir « le produit d'un éclectisme de décadence : il est l'expression d'une spiritualité de combat ». Parmi les pages les plus persuasives de son étude, je placerai l'analyse comparée des coupes de Ménalque et de Damète, dans la III^e *Bucolique*, triomphe de l'art classique, de l'acanthe flexible sur le lierre anarchique; puis, même si le motif est plus connu, des tapisseries d'Athéna et d'Arachné, pour lesquelles on attendait, dans la bibliographie, une référence au livre de J. FABRE-SERRIS, *Mythe et poésie dans les « Métamorphoses » d'Ovide* (1995). Me risquerai-je à remarquer — ce qui n'est pas une objection —, à propos de l'opposition dégagée entre une esthétique de la *maiestas*, de la « hiérarchie », confrontée à une esthétique de la *ueritas*, que le vocable n'est pas employé par le poète; mais que, en revanche, G. SAURON glisse sur l'*augusta grauitate* du v. 73, qui eût si bien servi son propos? Sauf inattention de ma part, le mot « baroque » n'apparaît pas dans l'ouvrage : refus d'une opposition usée entre le classique et le baroque? Bibliographie, glossaire, chronologie, index procurent l'indispensable apparat scientifique.

J'ajouterai que le livre est magistralement écrit. Même si l'on ne partage pas toutes les audaces de la pensée, sa lecture est un enchantement de tous les instants, où se réconcilient les ivresses téméraires de Dionysos et la réflexion dominée d'Apollon.

Jacqueline CHAMPEAUX.

In memoria di Enrico PARIBENI, a cura di G. CAPECCHI, Orazio PAOLETTI *et alii* (« Archaeologica », 125) : Roma, G. BRETSCHNEIDER, 1998, 2 vol., 544 pages, 23 figures dans le texte et CXLV planches h.-t.

Luigi BESCHI ouvre ce volume d'hommage à Enrico PARIBENI en présentant l'œuvre de ce savant; il rappelle ce qu'il a apporté dans le domaine de l'archéologie, grecque et étrusque surtout : il souligne l'intérêt de sa réflexion sur l'étude des originaux et des copies dans deux catalogues exemplaires (sculptures grecques du V^e siècle du Musée National Romain et sculptures de Cyrène à caractère religieux); puis il évoque ses recherches sur la céramique grecque, qui se manifestent dans les fascicules du *Corpus vasorum antiquorum* qu'il a publiés et dans ses innombrables articles de l'*Enciclopedia dell'arte antica* qui constituent autant de précieuses notices sur les peintres de vases grecs. Les six pages suivantes offrent une bibliographie complète de l'œuvre d'E. PARIBENI. On pourra lire plus loin la communication d'E. SHEPHERD qui rappelle les débuts archéologiques du jeune chercheur qui quitta la Cyrénaïque pour fouiller dans la basse vallée du Cecina le site de Casalmarittimo (1937-1938). Les sujets abordés par E. PARIBENI trouvent avec la cinquantaine de contributions de ses collègues et de ses disciples, des échos et des prolongements.

Nous ne les présenterons pas toutes, car il s'agit souvent d'études de détail, d'inventaires parfois ingrats ou de l'examen de deux lignes d'une inscription lacunaire. Ces études précises, traitées dans l'esprit d'E PARIBENI, ne sont pas aussi

pauvres que pourrait le faire penser la modestie des objets retenus : en effet, les auteurs, s'efforçant d'en retrouver le contexte archéologique, historique, artistique, nous présentent des découvertes récentes, réexaminent des œuvres oubliées de telle ou telle collection. Ce sont là des éléments qui pourront ensuite appuyer de nouvelles synthèses.

Nous choisirons donc des contributions qui dépassent les limites d'un cercle étroit de spécialistes, et d'abord dans le domaine grec ou étrusque, et qui offrent des mises au point intéressantes ; tel est le cas d'un exposé sur les Cabires et leur représentation de L. BESCHI : il part des fouilles récentes de leur sanctuaire à Lemnos, complète ce que nous pouvions savoir par les autres sanctuaires de Thèbes et de Samothrace sur ce culte et ses mystères. Quant à Laura ORSI, elle trouve dans des vases attiques à figures noires du VI^e^ siècle, conservés au Musée archéologique de Florence, le point de départ de réflexions qui la conduisent à aborder la problématique de l'iconographie des scènes de couples représentés sur un char ; l'analyse de la scène des noces de Thétis et de Pélée sur le « Vase François » met en évidence les variantes de l'emploi du char emprunté soit par les mariés, soit par les couples divins de l'Olympe et les rôles donnés aux personnages dans le rite nuptial. À la même époque, à côté de ces « noces héroïco-divines », un courant figuratif s'attache à des aspects plus proches de la vie quotidienne avec des « noces bourgeoises » : les dieux n'apparaissent plus dans le cortège, le couple est debout sur un char à deux roues, tandis que dans les « noces paysannes », le couple se trouve assis dans une charrette à quatre roues.

C. CAMPOREALE se penche sur l'iconographie d'un cratère étrusque de Cære où figure notamment une chasse au sanglier présenté de façon réaliste et non mythologique, comme le démontre le spécialiste de la chasse dans le monde étrusque, qu'est ce savant. Il pense qu'une telle représentation traduirait une idéologie de type aristocratique et évoquerait le destinataire du vase (à moins que le vase ne soit un faux du XIX^e^ siècle, ce qui a pu être prétendu !). L'étude attentive d'une sculpture funéraire étrusque (un lion) provenant de Fiesole permet à S. BRUNI, qui la date du milieu du VI^e^ siècle, de définir les caractéristiques de la sculpture du nord de l'Étrurie (vallée de l'Arno) par rapport à celles des zones de Chiusi et de Vulci.

La civilisation et l'art romains sont évoqués par deux contributions consacrées à la sculpture. R. CALANCA étudie trois portraits romains en marbre, acquis en 1954 par le musée de Chieti, mais jamais vraiment étudiés. Une étude minutieuse lui permet de proposer identifications et datations. Il est dommage que l'on ne puisse connaître la localisation initiale de ces trois têtes aux dimensions fort voisines et préciser leur fonction.

A. FROVA expose avec netteté et précision et de façon passionnante les différentes étapes de la recherche archéologique à Luni. Depuis les campagnes de 1837 insuffisantes et peu méthodiques aux fouilles sérieuses reprises à partir de 1970 ; les recherches entreprises ont permis de retrouver des éléments dispersés (blocs disparus, enfouis ou répartis dans des collections diverses) et notamment des bases portant des inscriptions en l'honneur d'illustres personnages et magistrats de Luni (I^er^-II^e^ siècles) et des dédicaces à des empereurs (III^e^-IV^e^ siècles). La confrontation de ces vestiges oubliés et des apports des nouvelles fouilles a permis de mieux comprendre l'organisation de la zone du Capitole avec son « triportique » et la basilique du I^er^ siècle ap. J.-C. De nombreuses statues d'époque impériale ont été dégagées, A. FROVA s'attarde sur la tête d'un personnage âgé, qu'il avait déjà étudié et dont il essaie de préciser la signification historique ; de là, grâce à des

analyses formelles rigoureuses, il arrive à formuler d'intéressantes réflexions sur l'art du portrait à Luni.

La qualité et la netteté des photographies permettent de suivre avec profit et agréablement les commentaires des œuvres étudiées. Ces planches contribuent à la qualité d'un livre qui certes ne peut se lire d'affilée. Mais chacun saura, en fonction de ses propres recherches, de sa curiosité personnelle, trouver de nouvelles connaissances, de nouvelles interrogations, de nouvelles réflexions, surtout que la plupart des contributions sont complétées par de riches bibliographies.

Michel HANO.

Susan WALKER, *Griechische und römische porträts* : Stuttgart, Philipp Reclam jun., 1999, 128 pages, 81 photographies en n. et bl., VIII planches couleurs, index.

Ce petit ouvrage, bien illustré, est la reprise en allemand du texte que l'auteur, Conservateur au British Museum, avait déjà donné sous le titre *Greek and Roman Portraits*, dans la collection de son musée. Synthèse de l'art du portrait de 700 av. J.-C. à 400 ap. J.-C., il fallait une grande maîtrise du sujet pour rédiger ce travail et S. WALKER l'accomplit avec clarté et élégance. Il était inévitable de reprendre dans l'illustration des portraits bien connus, mais le texte lui-même sort souvent des sentiers battus. Les thèmes des chapitres (chefs de guerre, images augustéennes, le portrait romain, le port de la barbe, le vêtement, la coiffure) font le tour de l'ensemble du problème. Le livre rendra des services aux étudiants.

H. LAVAGNE.

Giorgio BEJOR, *Vie colonnate, Paesaggi urbani del mondo antico* (Rivista di Archeologia, Supplément 22) : Rome G. Bretschneider, 1999, 144 pages, 98 figures dans le texte, 16 planches photographiques *in fine*.

Un beau, riche et important sujet d'architecture, d'urbanisme et d'histoire. Après une introduction consacrée à la définition des rues à colonnades, complexes unitaires et autonomes, visant au *decor* et à l'*utilitas*, cœur économique et monumental d'un paysage urbain rationalisé, supposant l'intervention de riches évergètes (vocabulaire gréco-latin), aux sources et à la méthode d'étude, l'auteur suit un plan à la fois chronologique et géographique. Quatorze chapitres envisagent : la première réalisation dans le monde classique : la *plateia* d'Antioche, construite par Hérode le Grand, souverain de Palestine (Ier siècle a. C.), rebâtie après le tremblement de terre de 115, puis une troisième fois ; la naissance d'une tradition urbanistique, après divers essais : à l'origine sont les *stoai* grecques combinées de façon perspective par l'urbanisme hellénistique (exemples de Milet, Assos, Priène, Apamée) ; le développement d'un modèle syrien et les originalités locales, de Sardes aux variantes micro-asiatiques : Éphèse, Aphrodisias, Hierapolis de Phrygie, Blaundos, Laodicée ad Lycum, Pessimonte, Ancyra ; les exemples de Pamphilie et de Pisidie : Side, Perge, Sagalassos, Termessos, Cremna, Antioche de Pisidie, Selge ; les solutions différentes utilisées à Rhodes et en Grèce (Corinthe, Athènes) ; l'affirmation d'un modèle syrien après 115 : à Apamée sur l'Oronte, Laodicée de Syrie, Cyrrhus, Damas, Palmyre ; la diffusion du modèle au sud de la Syrie : à Bosra, Philippopolis, Gerasa, Gadara, Hippo, Canatha, Tell Abil, Sepphoris, Bet Sheam, Philadelphie, Jérusalem, Samarie, Césarée, Petra ; les voies

à colonnades en Cilicie : Anazarbus, Hierapolis-Castabala, Soli-Pompeiopolis, Tarse, Olba-Diocaesarea, Antiochia ad Cragum ; en Égypte : Alexandrie, Antinoupolis, Hermoupolis Magna, Athribis, Abu Mina, et en Cyrénaïque : Cyrène, Ptolemaïs ; les règlement administratifs de Néron et les rues à colonnades en Occident : Rome, Timgad, Cuicul, Utique, Volubilis, Italica, Lindum, colonia Ulpia Trajana, Trèves, Amiens, mais il n'y a pas de continuité avec les portiques des villes médiévales ; les modèles syriens dans les nouvelles villes sévériennes, en rapport avec l'intervention impériale après les guerres : reconstruction de Laodicée, Byblos, Berytus, Byzance, Leptis ; les voies à colonnades comme signe impérial et symbole tétrarchique à Philippopolis, Spalato, Thessalonique ; le nouveau modèle de Constantinople influence Éphèses, Sardes, Nicée, Milan, seul exemple italien ; l'image de la cité royale entre Byzance, Caricingrad, Zénobie, les souks de Damas et Palmyre et l'Islam (Anjar, VIII[e] siècle).

Conclusions sur les continuités fonctionnelles et formelles, malgré les transformations du système au-delà de l'Antiquité classique.

Pour chacun des sites envisagés, résumés d'histoire urbaine, mention des sources historiques, apport des fouilles, description précise (dimensions, pavements, portiques, boutiques (problème des étages en bois), arcs, tétrapyles aux croisements et monuments divers en rapport avec la voie, aménagements hydrauliques, décor, statues, inscriptions), bien étayée par l'illustration graphique, mise en série, chronologie (phases rythmées par les destructions dues aux tremblements de terre ou aux guerres, reconstructions).

Un premier appendice précise la terminologie gréco-latine, un deuxième procure une liste de 86 sites avec principale bibliographie. Suivant 9 pages de références. Riche illustration, au trait dens le texte, une carte (il n'eût pas été inutile de localiser tous les exemples cités), plans d'ensemble avec courbes de niveau et de détails (monuments divers), schéma de la mosaïque de Madaba, coupes (intéressante comparaison p. 20), suggestives reconstructions. Superbe planches photographiques: enfilades de rues, anastyloses, monuments (arcs), détails (pavements, décor).

Un ouvrage bien informé et bien conduit, qui appelle des développements ultérieurs.

Raymond CHEVALLIER.

Lucrezia SPERA, *Il paesaggio suburbano di Roma dall'antichità al Medioevo. Il comprensorio tra le vie Latina e Ardeatina dalle mura al III° miglio* (Bibliotheca Archaeologica, 27) : Rome, L'Erma di Bretschneider, 1999, 532 pages, 298 figures, 4 cartes.

Pour une zone comprise entre les voies Latine et Ardéatine, des murs de Rome jusqu'au troisième milliaire, la première partie de cet ouvrage monumental est le catalogue de toutes les données archéologiques : « complexes topographiques » (par exemple une catacombe) et « unités topographiques » (par exemple une tombe isolée), en tout 653 numéros, illustrés par 239 figures. Il s'agit de vestiges très variés : secteurs de voies, ponts, stations, *tabernae*, milliaire ; ouvrages hydrauliques : aqueducs, *cuniculi*, puits, citernes, nymphées (comme celui d'Égée), moulins, thermes ; carrières ; constructions diverses : temples (de Mars, de Rediculus, de Proserpine, de Cérès, de Jupiter, de Diane), oratoires, églises, monastère, basiliques, *scholae*, propylée, arcs, tours ; éléments architectoniques : colonnes, chapi-

teaux; habitations, ateliers, magasins, villas, palais (de Maxence, avec cirque et mausolée); installations militaires : *praetorium* de légion, *castrum Caetani*; sépultures surtout, de typologie très diverse : enclos, mausolées (comme celui de *Caecilia Metella*), *columbaria*, hypogées, catacombes (comme celles de Calliste et de Prétextat), simples tombes; inscriptions mentionnant des propriétés (*horti, praedia, fundi, uinia*) et de nombreux gentilices; et, bien sûr, des traces indéterminées : murs isolés, aires de tuiles. Il a fallu beaucoup de patience et de méthode pour recueillir cette masse de données, d'autant qu'il s'agit souvent de vestiges en sous-sol. Chaque fiche procure tous les renseignements nécessaires : description, références bibliographiques, etc.

À partir de cette immense documentation l'auteur définit les phases successives du paysage, avec des conclusions très nuancées par secteurs et types de vestiges. Nous ne pouvons ici qu'être très schématique : à l'époque républicaine et au début de l'empire : présence sporadique des résidences importantes de grandes familles romaines, et tombes; à la fin du Ier siècle et au début du IIe, multiplication des présences et fragmentation de la propriété; le IIIe siècle marque une césure et une *stasis* : les installations funéraires se multiplient en rapport avec la pratique de l'inhumation; au IVe siècle, reprise de l'occupation résidentielle; aux Ve et VIe siècles, coupure avec Rome à la suite de la réfection des murs par Honorius, fin de l'expansion des nécropoles; entre le haut Moyen Âge et le Moyen Âge, ruralisation. Nous avons beaucoup apprécié cette synthèse historique qui met en rapport les données archéologiques avec l'histoire sous tous ses aspects : politique, militaire, économique, mentalités.

Forte conclusion sur les changements verticaux du sol et des niveaux d'occupation, les voies (Latine, Appienne, Ardéatine), l'établissement résidentiel, la propriété terrienne et l'organisation agricole, les installations productives artisanales et commerciales, les implantations funéraires.

Appendice sur les propriétaires à l'époque moderne. Importante bibliographie (quelque 750 titres), liste des sources archivistiques, index des sites, des figures, des noms, 4 cartes dépliantes dans un encart, 298 illustrations : cartes et plans de diverses époques, documents d'archives, iconographie ancienne, vues des fouilles, monuments et structures variés, en grand nombre souterraines, sarcophages, inscriptions, décor (mosaïques, peintures), éléments d'architecture, reconstitutions, maquette.

Raymond CHEVALLIER.

Lorenzo BIANCHI, *Roma. Il Monte di Santo Spirito tra Gianicolo e Vaticano, Storia e Topografia dall'antichità classica all'epoca moderna* (Bibliotheca archaeologica, 26) : Rome, L'Erma di Bretschneider, 1999, XXIV-264 pages, 219 figures.

Le premier chapitre de ce magnifique volume consacré au Monte di Santo Spirito, l'extrémité Nord du Janicule, de l'Antiquité à nos jours, présente les lignes générales de la topographie antique, les structures connues par les textes et éventuellement par des données archéologiques : *horti Agrippinae, Caligulae et Neronis, Drusi, Germanici, pons Neronianus, pons Probi, uia Triumphalis, Aurelia Noua, Cornelia, circus Gai et Neronis*, dont l'obélisque se dresse aujourd'hui au centre de la place Saint-Pierre, *Palatium Neronis et Palatiolum, Phrygianum*, pour lesquels toutes les sources sont citées, outre quelques découvertes sporadiques sous l'hôpi-

tal Santo Spirito, sur les côtés est (citerne), nord-ouest et sud de la colline, ainsi qu'une catacombe située entre S. Onofrio et les jardins Torlonia.

Le chapitre II conduit de l'Antiquité au Moyen Âge : la tombe de Pierre, surmontée par la basilique de Constantin (320-333), au sein d'une vaste nécropole, devient le nouveau foyer topographique, respecté par les premières invasions, et suscite la création de *scholae* pour les pèlerins. Mais le lieu de la crucifixion ne peut être précisé. On suit dans cette zone stratégique l'érection des premières fortifications (mausolée d'Hadrien, rattaché au mur d'Aurélien, puis défenses médiévales).

III traite des fortifications du XVI[e] siècle, dues notamment à Sangallo le Jeune.

IV évoque les transformations topographiques et éditaires de l'époque moderne et la menace suscitée par les grands travaux du Jubilée 2000 (construction d'un parking souterrain). Nous ne pouvons qu'approuver le parti de l'auteur : dans toute étude de topographie globale, on ne peut disjoindre l'Antiquité des phases successives qui l'ont transformée ou oblitérée.

L'ouvrage est remarquablement informé et utilise toutes les sources disponibles : textes antiques avec traduction, documents d'archives (notes et levés de fouilles), cartographie de toutes époques, iconographie ancienne, toponymie, avec un constant souci de la chronologie.

Nombreuse et belle illustration, en grande partie en couleur : photos de sites et de monuments (dont la date est précisée, ce qui est important dans une zone soumise à de grandes transformations), fouilles, stratigraphies, structures diverses, iconographie ancienne, série de cartes et plans, inscriptions, schémas et reconstitutions.

Appendice : documents sur la fortification du Borgo, bibliographie, minutieux index (sources littéraires, classiques, médiévales et de la Renaissance, inscriptions, archives, références au dépliant encarté — à retenir aussi les figures 18 et 22 —, noms propres et lieux).

Pour une zone quelque peu isolée du fait de son relief et se son extraterritorialité et qui n'avait jamais fait l'objet d'une étude systématique, cet ouvrage très méritoire a supposé un immense travail de recherche et de synthèse. Il arrive à point nommé à la veille du Jubilé.

Raymond CHEVALLIER.

Catia CAPRINO *et al.*, *Rinvenimenti a Villa Adriana (Tivoli)* (Monumenti Antichi, serie miscellanea, volume VI, I, LVIII della serie generale) : Rome, G. Bretschneider, 1999, fol., 48 pages, 9 figures, 18 planches.

Sont ici présentées trois découvertes effectuées lors de travaux de restauration (1964-1972) :

1. Une antéfixe avec figure de *potnia thèrôn*, de type archaïssant dans la palestre des Grands Thermes (plan) : description, mise en série (une vingtaine de sites qui ont souvent livré plusieurs exemplaires), origine iconographique, typologie, chronologie (milieu du I[er] siècle a. C.). La pièce, arrivée par hasard à la Villa, a pu être exposée en raison de sa valeur.

2. Une matrice de marbre blanc, demi-base de colonne à l'échelle I/I, qui a servi à des moulages de stuc revêtant des colonnes de *latericium* : description précise, mise en série (en appendice liste de 39 bases composites à double scoties, séparées par un listel, de la fin de la république). L'utilisation de modèles pour

reproduire des statues, des reliefs, des éléments d'architecture, des lampes est connue dans l'antiquité. Ce moule a servi à une production en série et atteste la parfaite organisation du travail à la Villa. Intéressantes remarques sur la fabrication (traces d'outils) et le mode d'utilisation, l'emploi du marbre à la Villa.

3. Une amphore d'origine africaine utilisée, après l'abandon de la Villa (fin du Ve-VIe siècles), pour une disposition infantile.

Raymond CHEVALLIER.

Felice Gino LO PORTO, *Corredi di tombe Daunie da Minervino Murge* (Monumenti Antichi, serie miscellanae, volume VI 2-LVIII della serie generale) : Rome, G. Bretschneider, 1999, fol., 116 pages, 22 figures, 17 planches.

Ce fascicule publie les résultats (aujourd'hui disparus) de fouilles occasionnelles et d'interventions d'urgence qui illustrent le lointain passé d'un centre indigène de la Pouille. On y trouve une bibliographie, une présentation du site et des découvertes effectuées en cinq points autour de Minervino Murge, et un catalogue de 25 tombes d'un ensemble homogène : structure et modalités de la sépulture et analyse du mobilier : céramique, objets de bronze (bassins, mors, fibules, pendentifs, de riches parures pour les femmes de la hautes société), de fer (armes pour les nobles et les chefs de guerre), ambre, ivoire et os, proposition de datation (de l'époque archaïque, première moitié du VIe siècle a. C. au début de l'époque hellénistique, IVe siècle). Ces découvertes illustrent la société et l'économie d'un centre daunien d'importance stratégique et commerciale, en relation avec le monde extérieur, y compris la côte opposée de l'Adriatique, l'intégration dans la koinè culturelle apulienne jusqu'au début de la conquête romaine. Dans l'ensemble, un bien-être relatif.

Raymond CHEVALLIER.

Felice Gino LO PORTO, *I vasi italioti della collezione Ragusa di Taranto*, Archaeologica 126 : Rome, Giorgio Bretschneider editore, 1999, 79 pages + 75 pages de planches.

Dans ce petit ouvrage sont présentés cent vases appartenant à une collection privée de Tarente, relevant pour la plupart des diverses classes de la céramique apulienne (52 à figures rouges, 20 à couleurs surpeintes, avec en outre 13 vases proto-lucaniens à figures rouges et 15 vases campaniens à figures rouges). On ne peut que se réjouir que des pièces appartenant à une collection privée soient publiées, venant ainsi enrichir notre connaissance des séries céramiques correspondantes. Mais, comme presque toujours dans de tels cas, la provenance précise des objets demeure inconnue : on peut juste inférer qu'il s'agit d'objets trouvés dans les environs de Tarente, à l'exception des vases campaniens qui, achetés sur le marché antiquaire, doivent avoir été trouvés en Campanie. Il est inutile de souligner la perte des informations que cela représente. Il s'agit d'un ouvrage technique, destiné aux spécialistes : le simple curieux y verra néanmoins avec intérêt des vases avec décor parodiant des scènes du mythe grec, en particulier une œnochoé traitant sur le mode bouffon de la légende d'Œdipe et du sphinx (nº 28). Même si l'absence de costumes spécifiques ne garantit pas qu'on ait affaire ici à

une scène de phlyaque, une telle pièce est intéressante pour la question du théâtre en Grande-Grèce.

Dominique BRIQUEL.

Emanuela GILLI, *I materiali archeologici della raccolta Nyary del Museo Correr di Venezia* (Collezioni e Musei Archeologici del Veneto) : Rome, G. Bretschneider, 1999, in-4°, 156 pages, illustrations.

Bien qu'il nous éloigne des intérêts habituels de la *R.É.L.*, cet ouvrage mérite d'être signalé pour son intérêt méthodologique et parce qu'il concerne, au moins indirectement, l'Italie. La collection donnée aux Musées civiques de Venise en 1872 par le baron J. Nyary, homme politique et archéologue amateur, est le fruit de fouilles conduites dans ses nombreuses propriétés. Les 310 numéros qui la composent manquent généralement de références, comme c'est souvent le cas pour les objets découverts à la fin du XIX^e^ siècle. Mais l'étude des collections parallèles du Musée national de Budapest a permis de retrouver leur origine (Hongrie septentrionale, Slovaquie méridionale). Elle se compose de céramiques, objets de métal, de pierre, d'os et de corne échelonnés du Néolithique au Moyen Âge. Elle présente de remarquables affinités typologiques avec le matériel de nombreux sites préhistoriques de l'Italie du Centre-Nord au Bronze ancien et moyen, en particulier les terramares d'Émilie.

La première partie de l'ouvrage, après une importante bibliographie, rappelle les modalités de l'arrivée à Venise de la collection et évoque la personnalité du donateur dans le cadre de l'histoire de son pays, dont il a voulu illustrer le passé par un choix de pièces caractéristiques, et ses recherches archéologiques. Le catalogue proprement dit, très soigné, distingue chronologie, provenance et type des matériaux. Illustration : iconographie ancienne, vues de sites, cartes (de répartition), dessins et photographies d'objets, planches typologiques.

Raymond CHEVALLIER.

Bruna NARDELLI, *I cammei del museo archeologico nazionale di Venezia* : Rome, G. Bretschneider, 1999, 123 pages, 66 illustrations en couleurs.

La précieuse collection des publications des musées archéologiques de la Vénétie, qui contribue à faire mieux connaître l'immense patrimoine de cette région, s'enrichit d'un nouvel ouvrage en forme de corpus, celui des camées du Musée archéologique de Venise. Ce premier tome ne concerne que les camées proprement dits, un autre ouvrage sera dévolu aux intailles. L'auteur a choisi de présenter son catalogue selon les provenances : en effet, les origines des camées ne sont connues que de manière rarissime ; quatre collections ont été réunies dans le musée vénitien, celle de Grimani, celle de Zulian, celle de l'abbaye Saint-Jean-de-Verdara et celle du musée de Zara. Les 66 notices présentées donnent tous les renseignements précis que l'on peut attendre d'un corpus et le commentaire iconographique est très riche. L'ouvrage prend en compte les pièce antiques (30) mais aussi les camées modernes (du XVI^e^ au XIX^e^ siècle). Dans la collection Grimani, quelques remarquables exemplaires sont à relever : une aquamarine représentant

Cléopâtre VII, une scène isiaque en calcédoine, des portraits impériaux (Tibère, Nerva, Agrippine mineure), et des scènes de genre (Amours). Dans les autres collections, on notera le fameux Zeus-Asklépios qu'on place maintenant à l'époque d'Hadrien. Tous ces camées ont également été analysés en laboratoire sur le plan technique, pour déterminer exactement la nature des pierres. Un travail d'orfèvre, si l'on peut dire.

H. LAVAGNE.

Annamaria LARESE, Daniele SCREVA, *Le lucerne fittili del Museo Archeologico di Verona* : Rome, G. Bretschneider, 1996, 2 vol., in-4°, 550 pages, 687 illustrations.

Dans la belle série des Collections et Musées archéologiques du Veneto, dirigée par le Prof. G. TRAVERSARI, ces deux gros volumes qui publient les lampes de terre cuite du Musée archéologique de Vérone sont exemplaires par : le nombre et la qualité des documents étudiés, — l'étendue de l'information, qui permet d'excellentes mises en série, — la bibliographie exhaustive (quelque 720 titres) qui servira de référence pour toutes les études à venir sur les lampes, — la minutie des notices, — le nombre et la précision de l'illustration (photos et dessins).

L'introduction retrace la formation des collections du Musée civique (théâtre romain) : 687 lampes, le plus souvent de collections privées et de provenance généralement imprécise (138 pièces seulement sont d'origine locale) et rappelle les études antérieures et les critères de la présente édition (reprise des classifications courantes). Sont aussi envisagés les problèmes chronologiques, la diffusion des formes, leur durée, les zones de production. Après le catalogue très précis, deux chapitres sont consacrés aux motifs décoratifs des lampes figurées (type Dressel 3, I-VIII Lœschke et exemplaires de l'Antiquité tardive). Un développement final est consacré aux marques de fabrique. D'excellentes photographies illustrent les 31 groupes distingués.

On aurait tort de considérer qu'une telle publication n'intéresse que les spécialistes. Le catalogue iconographique des p. 391 sq. mérite de retenir l'attention des latinistes eux-mêmes. C'est une illustration de tous les aspects de la vie quotidienne : figures et divinités olympiques, égyptiennes, divinités mineures, attributs et symboles divins, ménades et silènes, Amours, Méduses, Triptolème, animaux mythologiques, figures chrétiennes et hébraïques, scènes religieuses domestiques, scènes de la vie quotidienne, figures grotesques, bustes et têtes, édifices, bateaux, objets divers, dont la valeur symbolique est évoquée, cavaliers, scènes d'amphithéâtre et armes, scènes de cirque, jeux, danses, théâtre, masques, scènes érotiques, toutes espèces d'animaux, motifs végétaux et ornementaux, outre un inventaire des décors des lampes de l'Antiquité tardive, au total 241 « entrées », à mettre en parallèle avec d'autres iconographies (mosaïques, peintures...) et avec les textes. Pour finir un utile catalogue des marques de fabrique et des tableaux (19) pour les différentes collections du Musée et les lots de provenance connue ou non, la reproduction de quelques exemples d'iconographie ancienne. Table de concordance, index des motifs décoratifs, index des marques de fabrique et des timbres.

Raymond CHEVALLIER.

Liliana MERCANDO, Gianfranco PACI, *Stele romane in Piemonte, con un appendice di G. Colonna* : Rome, G. Bretschneider, 1998, 8 figures, 150 planches (Accademia dei Lincei, Monumenti Antichi, Serie Miscellanea, volume V (LVII).

On trouvera dans ce gros volume : une bibliographie importante, une introduction développée définissant les caractères généraux de la production étudiée, dans son contexte géographique, historique, sociologique et artistique, une perspective sur le progrès des études, un bilan des reproductions graphiques anciennes, un catalogue de 229 monuments, classés en 9 sections, chacune précédée d'une synthèse : portraits, métiers et activités, banquets et scènes de genre, soldats et armes, thèmes mythologiques, louve aux jumeaux, animaux et scènes de chasse, ornements floraux, monuments particuliers (dont un bas-relief avec gladiateurs). Les notices sont d'une rare perfection : description précise, lecture des inscriptions, commentaire démographique, sociologique, économique, onomastique, stylistique, symbolique, chronologique.

Bien qu'il s'agisse d'une production dans l'ensemble modeste, nous souhaitons attirer l'attention des latinistes sur l'intérêt qu'ils peuvent trouver à la lecture de cet ouvrage, facilité par des index multiples, et le parti pédagogique qu'ils peuvent en tirer pour leur enseignement ; méthode : convergence des critères de datation, mise en série, déchiffrement épigraphique et restitution ; renseignements sur la société : onomastique, classes sociales, liens de parentés et d'amitié, fonctions administratives (sévirs, décurions...), religieuses, militaires (mention d'unités diverses), usages funéraires ; sur l'économie : nombreux métiers (cordonnier, géomètre, muletier, marin, fabricant de peignes, pêcheur..., scènes agricoles, pastorales, commerciales, transport) et la vie quotidienne : banquet, chasse, jeux, sacrifices, toilette. Le monument funéraire est le reflet du rôle social et de la richesse économique ; sur tous les aspects de la civilisation : faits linguistiques (une inscription étrusque, des tournures populaires), échos littéraires (quelques *carmina*, expression des sentiments) ; domaine artistique : provenance des motifs, certains pouvant renvoyer au substrat protohistorique, d'autre à des influences hellénistiques transmises par l'Adriatique ; religion : cultes, philosophie de la vie et de la mort.

Une question particulièrement intéressante concerne le symbolisme religieux (pour les thèmes mythologiques surtout) ou philosophique : dignité du travail bien fait, qui mérite considération ici-bas et récompense dans l'au-delà, sans oublier les problèmes muséographiques et l'histoire des collections.

Toute cette problématique qui intéresse un pays voisin est aussi valable pour la Gaule.

Raymond CHEVALLIER.

Carlos RESCIGNO, *Tetti campani, Età arcaica Cuma, Pitecusa e gli altri contesti* : Rome, G. Bretschneider, 1998, 414 pages, XXXVII planches, 27 pages d'illustrations photographiques.

Ce gros volume s'ouvre par une bibliographie de quelque 200 titres. La préface de St. DE CARO souligne à juste titre le lien qui existe entre système de couverture et formes architectoniques. En quelques années le succès technologique de la tuile de terre cuite et son emploi systématique à partir de la fin du VII[e] siècle a. C. entraînèrent la disparition des couvertures végétales, conduisirent à une

meilleure définition des typologies planimétriques, à l'abandon progressif des plans curvilignes, à la construction de murs solides, la pierre remplaçant le bois et l'argile crue. L'architecture, projetée avec plus de soin, exigea de la part des constructeurs une plus grande spécialisation. La fabrication de certains éléments, comme les tuiles d'angle, récama l'intervention de maîtres céramistes. L'invention, importée en Italie dès la fin du VII^e siècle a. C., révolutionna l'architecture des cités de Grande-Grèce et de Sicile, des centres étrusques et italiques. Le croisement avec les productions locales donna naissance à un nouveau langage, notamment en Campanie, zone frontière et de contacts. Mais on manquait jusqu'ici d'une étude d'ensemble, en rapport avec l'histoire régionale et une mise en perspective dans la production coroplastique méditerranéenne.

L'introduction retrace l'histoire de la recherche et dresse un bilan de la documentation disponible, notamment les données des fouilles de Pithécuse et de Cumes. On a cherché à constituer un corpus permettant une nouvelle définition du concept de toit campagnien, à distinguer des créations de l'Étrurie et du Latium, avec plus d'attention portée de la chronologie.

L'auteur présente successivement: les données techniques : nature des argiles, méthodes de peintures, schéma de montage, typologie fonctionnelle des éléments (tableau p. 39 sq.); le catalogue morphologique (avec schéma), qui distingue les grandes catégories; tuiles, antéfixe, sime, plaques de revêtement, *geisa*, acrotères, *antepagmenta* et plaques à haut relief, sculptures; classement par sites et musées, minutieuse descriptions des groupes et décors, très variés: motifs végétaux (palmettes, feuilles, fleurs de lotus) et géométriques, tête/buste de femme au bras levé, « orante », gorgoneion (masque ou figure en course), tête casquée, Acheloos, Silène, félin, Typhon, sphinge, amazone, « maîtresse des animaux », Héraclès au lion, Eos et Céphale.

Une section topographique envisage les sites suivants: Cumes, Pithécuse, Pompéi, Nola, Péninsule Sorrentine et Sud de la Campanie, plaine campanienne et zone septentrionale, Samnium, Latium et Étrurie, Himère, Messine, Lipari, Melfi et la Daunie. Deux appendices évoquent Castrovillari et Serra di Vaglio et les marques de montagne. Index multiples, riche illustration.

Un ouvrage très méritoire, à signaler aux profanes qui ne voient dans l'archéologie qu'une quête de tuiles et de « pots cassés ».

Raymond CHEVALLIER.

Maria Carla SPADONI, *Reate II L'Antiquaria:* Pise-Rome, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, 1998, 156 pages.

Corresponsable d'un bel ouvrage sur Rieti (1992), l'auteur a souhaité revenir sur la tradition historiographique locale, qui a conservé le souvenir de documents disparus et d'interprétations originales. Cette continuité de la mémoire historique est très vivante dans les villes d'Italie. À Rieti se sont intéressés déjà Cola di Rienzo (XIV^e siècle) et, semble-t-il, Pomponio Leto (XV^e siècle). Au XVI^e siècle, avec la mode des collections s'instaure une véritable tradition d'études. Elle est demeurée en partie manuscrite et la quête des témoignages a demandé de longues et patientes recherches. Sont ici présentés une vingtaine d'auteurs, dont les plus importants sont: M. Vittori (1518-1572), P. Angelotti (1611-1667), L. Mattei (1622-1705), M. Michaeli (1826-1888), G. Gori (1832-1916), G. Colasanti (1882-1951). Pour chacune de ces sources sont fournis une biographie (famille, éduca-

tion, carrière, écrits divers, avec une analyse détaillée de l'ouvrage ou des ouvrages concernant Rieti) et un jugement critique nuancé sur la personnalité et la valeur scientifique (documentation, rédactions successives). Nous ne pouvons entrer ici dans trop de détails, mais il est intéressant de suivre les progrès sur plusieurs siècles, le rôle des études universitaires, des contacts avec Rome, assez proche, d'abord dans la perspective de la Contre-Réforme, des responsabilités professionnelles (fonctions religieuses souvent, archives, enseignement), des erreurs rectifiées au fil des générations dans le déchiffrement des inscriptions, la chorographie et les localisations topographiques (forum, temple, amphithéâtre, enceinte, voies romaines). Un large intérêt porte sur toute la Sabine, les origines ethniques, la christianisation, la continuité de l'Antiquité au Moyen Âge. Les contacts avec les savants étrangers (Winckelmann, Niebuhr, Beloch) ont été profitables.

Un travail très méritoire.

Raymond CHEVALLIER.

Robert BEDON, *Les aqueducs de la Gaule Romaine et des régions voisines* (Caesarodunum, t. 31) : Limoges, PULIM, 1997 (1999), 786 pages.

Ce volume constitue les Actes du colloque organisé en 1996 à Limoges par le Centre de Recherche A. Piganiol. Précédé d'une introduction générale due à R. BEDON, il réunit vingt-neuf contributions concernant les provinces du bassin occidental de la Méditerranée mais surtout la Gaule (20), l'Italie et Rome (6), la Péninsule Ibérique (2) et l'Afrique (1).

On trouvera d'abord des monographies qui précisent les connaissances sur un certain nombre de chefs-lieux de cités des Gaules (Narbonne, Reims, Besançon, Cahors, Lisieux, Jublains, Carhaix) mais aussi sur des agglomérations secondaires dont Beaucaire, et une synthèse régionale, celle de J.-M. DEMAROLLE qui, sous un titre évocateur (*Au temps de l'eau abondance entre Seine et Rhin : des différences significatives*), dresse le premier bilan des équipements hydrauliques de la Gaule Belgique réalisé depuis A. Grenier. Ces monographies ne concluent pas seulement des études achevées ; elles sont aussi l'occasion de présenter des programmes prometteurs (Cahors, Carhaix). Il faut par ailleurs souligner que, si, comme l'indique le titre du volume, l'essentiel du colloque porte sur les aqueducs comme monuments, la thématique est plus large. À propos des thermes, un des monuments qui passent pour être liés aux aqueducs par un lien de nécessité, A. BOUET rappelle que l'absence d'eau courante et/ou abondante n'était pas un obstacle à la construction d'un tel édifice.

Si, en Gaule, l'essentiel de la documentation relative aux aqueducs est archéologique et l'épigraphie peu abondante, par bonheur, il n'en va de même partout en particulier en Italie, comme en témoigne A. BUONOPANE pour la Venétie. Le bilan de l'épigraphie régionale qu'il dresse en montre l'apport sur les questions techniques mais évidemment surtout sur les aspects sociaux et politiques liés à l'abondance d'eau qui caractérise l'urbanisme romain. Pour Rome, l'incontournable traité de Frontin est utilisé par A. MALISSARD pour montrer les paradoxes d'un pouvoir qui utilise « une bonne gestion de l'abondance » pour « éviter la crise sociale qu'aurait pu produire la non-satisfaction des besoins que le pouvoir avait créé ». C'est rappeler la composante sociale de l'hydraulique romaine. Il n'en allait pas différemment dans les villes provinciales, même petites comme il ressort précisé-

ment de plusieurs des exemples réunis. L'équipement hydraulique était bien l'un des soucis principaux des élites municipales. De riches affranchis participaient aussi à sa réalisation. Y. BURNAND restitue l'importance du don fait à la ville de Metz par quatre sévirs augustaux : un nymphée et son portique et un aqueduc, ce qui correspond à une somme considérable, s'il s'agit bien la totalité de l'aqueduc de Gorze comme il le pense. Tout cela coûtait très cher. Aussi la question du financement est-elle présente dans plusieurs communications. C'est sous cet angle que G. FABRE, J.-L. FICHES et J.-L. PAILLET interviennent sur l'aqueduc de Nîmes. Un examen attentif de son tracé leur permet d'établir que des aristocrates nîmois qui participaient à l'effort de financement de cette énorme entreprise trouvaient des compensations qui n'étaient pas seulement politiques. Le passage de la canalisation sur leurs terres fut l'occasion de travaux de drainage contribuant au développement de leurs domaines agricoles. Cette hypothèse emporte la conviction. En revanche, si le rôle de l'armée dans la construction des aqueducs est une réalité incontestable, on sera plus réservé sur leur seconde hypothèse : l'identité du « concepteur » du Pont-du-Gard, un légionnaire, serait attestée par un bas-relief, où celui-ci se serait fait représenter casqué et porteur d'un rouleau de plans. J.-Cl. BESSAC vient en effet de proposer d'y reconnaître « la représentation assez rudimentaire et inachevée d'un carrier sur un parement brut d'extraction » et de voir le résultat d'un divertissement durant une pause technique (RAN, 32, 245-254). Cette interprétation plus prosaïque semble préférable.

Le progrès général des recherches sur les aqueducs apparaît d'abord dans la manière de présenter ces monuments. Plutôt que d'aqueducs pris individuellement, les archéologues traitent de systèmes d'alimentation hydraulique évoluant dans le temps. Cette approche est illustrée par les remarquables travaux de chercheurs italiens dont les publications récentes rattrapent largement le retard pris par la recherche italienne dans ce domaine. Les contributions de G. BODON sur Pola, de I. RIERA sur Asolo et de ZANOVELLO sur Ateste insistent avec une particulière netteté sur cette méthode d'étude et apportent la démonstration de sa fécondité. Pour la Gaule, l'étude de l'eau à *Glanum* est l'occasion pour S. AGUSTA-BOULAROT et J.-L. PAILLET de montrer que la question déborde largement celle du sacré auquel le problème hydraulique avait été longtemps réduit. *Glanum* était une vraie ville dont le périmètre dépasse largement le centre monumental qui a fait sa célébrité. Parmi les communications qui traitent de villes, on remarquera l'étude très fouillée de J.-P. LOUSTAUD sur Limoges, qui fait de cette ville un des exemples les plus achevés d'une hydraulique urbaine qui bénéficie de l'expérience acquise dans le creusement des galeries de mines. L'originalité du réseau d'alimentation dans cette ville est d'avoir été constitué essentiellement de galeries creusées dans le sous-sol et ne faisant que très partiellement appel à des ouvrages maçonnés.

D'une manière générale, la part prise par les fouilles archéologiques est croissante. La communication de J. BURDY sur l'aqueduc du Gier, l'un de ceux qui alimentaient Lyon, en est un bon exemple. L'observation des vestiges de surface mettait en évidence la normalisation caractérisant l'ouvrage sur les 86 km de son parcours. Des fouilles liées à des opérations d'archéologie préventive ont permis d'appréhender la diversité des situations et en particulier d'identifier des restaurations allant jusqu'à la reconstruction complète d'un pont. La nécessité de poursuivre l'alimentation de la ville durant ces opérations créait des situations complexes, celles dont parfois parlent les inscriptions.

Il y a quelques années encore, on croyait au caractère exceptionnel des tunnels d'aqueducs. Des travaux récents ont montré qu'il n'en était rien. Ce sont en parti-

culier d'abord le volume relatif aux systèmes hydrauliques de l'Italie romaine dirigé par J. RIERA (*Utilitas necessaria-Sistemi idraulici nell'Italia romana*, Milan, 1994), puis l'excellente synthèse magnifiquement illustrée de K. GREWE sur les aspects techniques de leur ouverture (*Licht am Ende des Tunnels. Planung und Trassierung im antiken Tunnelbau*, 1998). Une impressionnante série de galeries montrant la maîtrise que les Romains avaient de ces questions techniques relativise la performance technique dont se vantait Nonius Datus, le fameux *librator* de *Saldae*. Les épigraphistes lui avaient donné un caractère d'exemplarité sans isoler véritablement les précieuses données techniques vérifiables sur le terrain que contenait ce texte de ce qui relevait de l'auto-célébration de règle dans un éloge funéraire classique. J.-P. LAPORTE a repris systématiquement le dossier pour préciser la chronologie de ses interventions. Cette étude arrive de manière opportune pour rappeler à tous ceux qui utilisent ce texte que seule l'étude archéologique de la galerie permettrait de préciser ce qu'ont été les erreurs des gens de *Saldae* et d'évaluer les mérites réels que s'attribue Nonius Datus. Parmi les recherches archéologiques actuelles relativisant ce document, on remarquera pour la Gaule l'étude de J.-P. LOUSTAUD sur Limoges, signalée plus haut, et celle de A. PROVOST et de B. LEPRÊTRE sur l'aqueduc de Carhaix. Les communications déjà citées de I. RIERA sur Asolo (planimétrie de la galerie et interprétation de la fonction des canaux) et de ZANOVELLO sur Ateste en apportent deux autres exemples. Les techniques utilisées remontent à des savoirs anciens. Pour l'Italie, on insiste toujours sur le précédent étrusque dont Y. LIEBER traite dans une note où, de manière opportune, il rappelle que le titre de « maestri di idraulica » utilisé par M. BERGAMINI à ce propos dans le livre qu'elle a consacré à l'hydraulique étrusque en exagère l'importance par rapport à l'apport des ingénieurs romains. Celui-ci est sans doute capital pour la Gaule. Mais les ingénieurs militaire ou civils qui ont construit ces galeries ont dû aussi bénéficier du savoir-faire des mineurs : ce n'est sans doute pas un hasard si Augustoritum-Limoges est la capitale d'un peuple Gaulois qui a su creuser des galeries pour l'exploitation de ses gisements aurifères.

Les fouilles permettent d'identifier les traces de canaux disparus du fait de la récupération des matériaux ou de leur caractère périssable. L'étude de l'aqueduc de *Glanum* donne un exemple de la première situation. La seconde est présentée dans un certain nombre de communications qui soulignaient en particulier le rôle des canalisations de bois dont il y a quelques années les fouilles de la Cité Judiciaire à Bordeaux ont fourni une série exceptionnellement bien conservée. Le plus souvent, il n'en reste que les colliers métalliques comme le signale J.-P. LOUSTAUD pour Limoges. L'étude de la fontaine d'*Argentomagus* en fournit un bon exemple. Les auteurs démontrent que, contrairement à ce que l'on a cru, — mais C. BOURGEOIS avait déjà évoqué l'éventualité d'une canalisation de bois — la fontaine était alimentée en eau depuis une source par un conduit taillé dans des blocs de pierre et par des tuyaux de bois placés dans une galerie technique. Les conduits taillés dans la pierre sont bien attestés à des dates anciennes. Ils n'étaient pas toujours en U : P. ZANOVELLO signale à Este des tuyaux circulaires.

Une vue générale nécessitait d'aborder la question des aménagements hydrauliques ruraux. Dans une communication qui traite du bassin de l'Ebre, N. DUPRÉ dresse un bilan des études archéologiques qui concernent deux villes, *Andelos* (Andion) et *Calgurris*, et trois aqueducs. Deux alimentent ces villes. Le troisième, l'aqueduc de Calahorra ou d'Alcanadre, pose la question de l'existence de la grande irrigation à l'époque romaine dans une région, où l'irrigation de jardins était pratiquée depuis longtemps, comme en atteste la *tabula contrebiensis*, un texte

célèbre qui évoque le partage des eaux. Cet aqueduc dont le canal est dépourvu d'enduit hydraulique, est en effet d'un gabarit qui diffère totalement de celui des deux autres et d'une manière générale de ceux des aqueducs urbains connus: 2,4 à 2,5 m de large pour une hauteur de remplissage de l'ordre de 1,10 m. Selon les dernières recherches dont il a fait l'objet, cet ouvrage serait destiné à l'irrigation de la Rioja en rive droite de l'Èbre. N. DUPRÉ observe qu'un tel ouvrage conduit à atténuer la conception traditionnelle d'une hydraulique romaine essentiellement citadine. Je ne connais en Narbonnaise qu'un ouvrage comparable, l'aqueduc de Fontaine-de-Vaucluse, dont par ailleurs le caractère romain me semble très douteux. Faut-il étendre cette perplexité aux aqueducs de la vallée de l'Èbre? Il existerait, comme elle le relève, d'autres témoignages archéologiques allant dans ce sens. Ils corroborent les informations provenant d'une autre région de la Péninsule, le sud-ouest ibérique, la vallée du Guadiano. J.-G. GORGES et F. GERMAN RODRIGUEZ MARTIN présentent un remarquable complexe hydraulique qui associe à une *villa* un vaste bassin hydraulique, un aqueduc, un petit barrage d'agrément et un grand barrage rural. C'est la preuve de ces investissements de riches propriétaires abordés dans la communication de G. FABRE, J.-L. FICHES et J.-L. PAILLET. Ces exemples espagnols posent aussi la question des utilisations multiples d'installations hydrauliques et de leur changement de destination au cours du temps. On peut se demander si le barrage-voûte de Glanum publié par S. AGUSTA-BOULAROT et J.-L. PAILLET dans leur étude signalée plus haut était seulement destiné à l'alimentation en eau de ce site. Il paraît en effet étonnant que, pour une ville qui était déjà dotée de multiples points d'eau grâce à des captages effectués dans les vallons dont ils restituent le réseau, on ait construit un barrage à seule fin d'élever le niveau d'un captage urbain. Sans doute conviendrait-il de se poser aussi la question de l'utilisation des eaux pour l'irrigation du piémont nord des Alpilles, d'autant que d'autres barrages de moindre dimension sont connus dans la région.

Il faut remercier R. BEDON d'avoir assuré la publication d'un colloque qui illustre bien les tendances de la recherche actuelle sur les aqueducs en France et qui contribuera à sa mise à niveau en favorisant les échanges entre chercheurs. Car il faut bien reconnaître qu'en France beaucoup d'archéologues qui abordent cette question ignorent bien souvent des travaux qui leur permettraient d'interpréter les remarquables découvertes ou observations qu'ils font ou s'extasient devant des prouesses techniques qui se situent dans une histoire qu'ils ignorent. En publiant un gros volume sur l'aqueduc de Nîmes, l'équipe qui s'occupe de cet aqueduc a démontré l'intérêt que présentait la seule étude de la conduite, de son tracé et de son fonctionnement. Ce gros volume et une thèse sur l'eau à Nîmes que vient de soutenir A. VEYRAC démontrent qu'à partir de cette notion de système qu'ont utilisée nos collègues italiens, on peut bien développer des études sur les aqueducs romains en parallèle avec l'étude proprement architecturale des ouvrages d'art. L'image mythique du Pont-du-Gard contribue à faire oublier qu'un aqueduc n'est pas un travail d'architecte, au sens où nous l'entendons, mais d'abord une réalisation d'ingénierie hydraulique et de topographie. Une plus large place devrait être faite aux hydrauliciens comme c'est le cas dans les pays anglo-saxons et en Allemagne où la recherche sur les travaux anciens continue à occuper une place importante dans les instituts d'hydraulique. Au siècle dernier, il en fut ainsi en France. Les ingénieurs étaient frappés par les connaissances techniques de leurs prédécesseurs romains. Au-delà même de l'admiration esthétique suscitée par l'audace de leur conception, les arches des aqueducs qui sont sans doute la marque la plus spectaculaire de la romanisation des campagnes, en révélaient le savoir faire. Il fut

rarement possible de réparer et de réutiliser ces conduites. Mais cela nous vaut de précieux relevés qui sont souvent les seuls documents qui aient été réalisés antérieurement aux études actuelles.

Ph. LEVEAU.

William E. MIERSE, *Temples and Towns in Roman Iberia : the Social and Architectural Dynamics of Sanctuary Designs from the Third Century B.C. to the Third Century A.D.* : Berkeley/Los Angeles/London, University of California Press, 1999, XXIII-346 pages, illustrations, carte, index. ISBN 0-520-20377-1.

Cet ouvrage devraît plutôt s'intituler : *Temples of Roman towns in Iberia, from the second century B.C. to the mid-second century A.D.* D'une part en effet, c'est bien l'architecture religieuse qui fait l'objet du livre, les villes de la péninsule Ibérique ne figurant que lorsqu'on y a retrouvé des temples, et leur urbanisme n'apparaissant qu'en rapport avec le ou les ensemble(s) cultuel(s) de la cité. D'autre part, l'étude s'ouvre sur *Italica*, fondée seulement en 206 avant J.-C. et dont les premiers monuments ne datent que du début du siècle suivant, pour s'achever avec le règne d'Hadrien (donc avant même le milieu du second siècle de notre ère) : manquent au livre un chapitre sur la seconde moitié de ce siècle, et un autre sur le suivant tout entier, périodes qui sont seulement évoquées en quelques lignes au début de la conclusion générale. W. MIERSE y signale les troubles de « the later second and third centuries », évoquant (à la note 101 de la page 287) « a type of development belonging to the restoration and new order of the third century », mais ajoutant aussitôt : « it will not be considered in this study ». Non seulement le *terminus ante quem* de 138 adopté par l'auteur semble assez discutable, mais il ne correspond pas à celui annoncé dans le titre.

Il aurait certes été intéressant de disposer d'une étude globale (du IIe siècle avant J.-C. au IVe siècle après J.-C.) de l'architecture religieuse dans la péninsule Ibérique, mais l'ouvrage de W. MIERSE a le mérite de nous offrir un tableau qui inclut l'époque républicaine, rarement abordée. Aux deux premiers siècles de la présence romaine sont en effet consacrées les pages 1 à 53, soit un sixième du volume qui en compte trois cents, réparties en six chapitres. La longueur du second (p. 54-127) souligne l'importance du règne d'Auguste dans l'organisation du paysage architectural cultuel et civique des trois nouvelles provinces hispaniques. Souvent négligé mais révélé par des fouilles récentes, celui de Tibère est bien mis en valeur dans le troisième chapitre (p. 128-172). Par contre, on peut remarquer que W. MIERSE ne réserve que trente pages (173-203) aux autres Julio-Claudiens, notamment à la période claudienne qui s'accompagne pourtant en Hispanie de grands aménagements dans l'urbanisme religieux et civil. Il en est de même pour les règnes de Trajan et Hadrien au dernier chapitre, qui ne compte lui aussi que trente pages (268-297), alors que la dynastie des Flaviens — en fait Vespasien — bénéficie à juste titre de plus de soixante pages (204-267) au cinquième chapitre du livre. Enfin, on peut regretter la brièveté de la conclusion terminant chaque chapitre — sans doute aurait-elle pu être intégrée à l'analyse globale qui la précède immédiatement —, comme de la conclusion générale (moins de six pages) du volume.

Pour les diverses périodes considérées, l'auteur décrit les ensembles cultuels dont on peut reconstituer (par l'archéologie ou la numismatique) le plan et l'élé-

vation, en regroupant ceux qui semblent ressortir au même schéma architectural. La liste des villes se révèle bien courte : dix-sept cités (et seulement quinze pour l'Empire — deux d'entre elles disparaissant avant Auguste) sur les trois siècles et demi effectivement étudiés et pour toute la péninsule Ibérique, pourtant si riche en villes. Ce maigre bilan s'explique d'abord par la permanence, sur le même site et jusqu'à nos jours, de très nombreuses agglomérations antiques ; également par le retard des fouilles de villes romaines, l'intérêt ayant longtemps porté — pour des raisons politiques — sur les sites indigènes (ce qui explique notre assez bonne connaissance de la période républicaine où la plupart d'entre eux ont survécu).

Mais le choix thématique de W. MIERSE contribue aussi à limiter le nombre des exemples possibles, puisqu'excluant *de facto* les villes où l'on n'a pas encore mis au jour ou fouillé de temples. Enfin, si la référence la plus récente de la bibliographie en fin de volume porte le millésime 1995, la plupart d'entre elles se rapportent aux années quatre-vingt, pendant lesquelles eurent effectivement lieu une série de colloques consacrés aux villes de la péninsule Ibérique. Mais ceux-ci ont y généré des recherches et des publications nouvelles, qui ont permis de compléter nos connaissances sur l'urbanisme romain et de découvrir de nouveaux sites. Voici, à tire d'exemple, trois ouvrages récents portant sur les provinces hispaniques et aisément accessibles puisque figurant dans l'*Année Philologique* : les fouilles menées depuis 1991 à *Labitolosa* (La Puebla del Castro au nord de Huesca) et régulièrement signalées dans l'*Année Philologique* ; *Colonia Patricia Corduba*, colloque paru en 1996 (*A.Ph.* 67-1331) ; *Itinéraires lusitaniens*, journée d'étude publiée en 1997 (*A.Ph.* 68-13449).

Si le titre de l'ouvrage est trompeur, en revanche le sous-titre rend bien compte de son contenu. Bien qu'il s'agisse d'abord d'une étude architecturale, W. MIERSE ne se contente pas d'analyser en détail la typologie et le décor des bâtiments ; il tente de replacer ces derniers dans le contexte politique et social de l'époque, autour de trois thèmes qu'on retrouve pour chaque programme architectural et d'un chapitre à l'autre : l'impulsion personnelle de l'empereur, son éventuelle participation financière, le rôle idéologique et économique des élites locales.

De même, si l'auteur se livre évidemment à des rapprochements stylistiques entre les temples de la péninsule Ibérique et ceux d'autres régions de l'Empire romain, l'étude parallèle qu'il mène à plusieurs reprises entre Hispanie et Gaule se révèle particulièrement intéressante : une comparaison entre ces deux régions voisines est non seulement justifiée, mais pleine d'enseignements ; elle mériterait d'être appliquée à d'autres domaines, comme cela fut le cas lors du colloque sur les *Voies romaines du Rhône à l'Èbre : via Domitia et via Augusta*, paru en 1997 (*A.Ph.* 68-13669).

Le texte de W. MIERSE est illustré de plans de fouilles, nombreux et clairs mais dont les bâtiments ne sont malheureusement pas nommés, ce qui rend parfois difficile leur identification. En fin de volume, soixante-trois planches photographiques et un index encadrent une bibliographie internationale, abondante mais un peu ancienne on l'a vu. Regrettons enfin que de trop nombreuses fautes de frappe émaillent les noms antiques : *Forum Iulia* pour *Forum Iulii*, *Arlete* pour *Arelate*, *Caesardunum* pour *Caesarodunum*, *Aventicum* pour... *Avaricum* (« the old capital of the Bituriges »), etc.

Nicole DUPRÉ.

Castulo, Jaén, España. II. El conjunto arquitectónico del Olivar, José María BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, María Paz GARCÍA-GELABERT PÉREZ (BAR International Series 789) : Oxford, 1999, VIII-334 pages, illustrations et cartes hors-texte. ISBN 1 84171 106 3.

Bien que cela ne soit pas indiqué, cet ouvrage prend la suite du tome I (*Castulo, Jaén, España. I. Excavaciones en la necrópolis ibérica del Estacar de Robarinas*), que les deux auteurs ont publié en 1988 dans la même collection des British Archaeological Reports (n° 425), et qui figure dans la bibliographie générale (p. 329). Il représente la synthèse tardive des fouilles menées en 1971, 1985, 1986 et 1991 sur le centre monumental de *Castulo* (près de Linares, dans la province de Jaén). L'*oppidum* orétanien était le grand centre d'exploitation des mines de la sierra de Cazlona (dont le nom conserve son souvenir), rôle qui se maintiendra ensuite à la période romaine où la ville, devenue *municipium*, se trouvait d'ailleurs sur le tracé de la *uia Augusta*.

Le premier chapitre du volume (pages 1-34) décrit brièvement le cadre géographique, climatique, géologique et économique du site, ses différentes phases d'occupation, son histoire jusqu'à nos jours. On notera que la richesse de *Castulo* n'était pas seulement minière mais aussi agricole et pastorale, ce qui explique qu'on y ait retrouvé les restes d'un habitat de l'Âge du Bronze. Les auteurs attribuent le déclin de la ville (vers la fin de la dynastie des Sévères) à celui des mines de la région, puis aux troubles de la seconde moitié du siècle. Mais cela n'explique pas la disparition presque complète des bâtiments des époques tétrarchique et constantinienne. Il semble bien qu'il faille surtout impliquer la récupération des pierres de *Castulo*, pillage dont on retrouve des traces dans la nécropole wisigothique du V^e^ siècle ou le château arabe du Moyen Âge, et des preuves dans les textes juridiques du XV^e^ au XIX^e^ siècles.

Les cinq chapitres suivants constituent un véritable rapport archéologique, où sont présentées en détail les données recueillies au cours des différentes campagnes, ainsi que la stratigraphie de chaque secteur. On peut seulement regretter que l'exposé se limite à une simple description, niveau par niveau, sans déboucher sur des interprétations architecturales ou des considérations de portée plus générale. Ce n'est qu'au cours du septième et dernier chapitre — qui sert de conclusion générale à l'ouvrage — que les auteurs présentent (pages 140-166) une brève récapitulation historique des phases successives de l'habitat à *Castulo* : époques pré-ibérique, ibérique, julio-claudienne, flavienne, tardo-impériale, paléochrétienne et arabe.

La seconde moitié du texte (pages 167 à 308) est composée de dix compléments assez disparates, appelés « annexes » (les cinq premiers) ou « varia » (les cinq autres), sans qu'on voie bien la différence entre ces termes. En effet, en plus de deux consacrées à la faune et à la céramique retrouvées sur le site, trois « annexes » portent sur les trouvailles monétaires de 1985, 1986 et 1991, alors que la première des « varia » concerne celles de 1981. La seconde présente deux inscriptions funéraires mises au jour dans la région de Linares, mais provenant de *Castulo*. La troisième des « varia » décrit deux éléments de pressoir à huile également retrouvés à proximité de la ville antique. Dans la quatrième figurent les résultats de sondages effectués dans la nécropole de *Castulo*, contemporaine de la cité ibérique et romaine mais, comme elle, presqu'entièrement détruite par la récupération de ses matériaux.

Malgré son nom de « varia », la dernière : *Epigrafía castulonense* est très inté-

ressante. Des pages 256 à 308 Javier CABRERO étudie en effet le corpus de 129 inscriptions se rapportant à *Castulo*. Comme dans beaucoup d'autres cités romaines, on y trouve à la fois des textes votifs, des dédicaces à la famille impériale, des inscriptions municipales et surtout funéraires. Y figurent 32 *gentes*, avec une nette prépondérance des *Cornelii* (plus de 30 %). Selon l'auteur, l'analyse globale des *cognomina* montre un certain parallélisme avec la Lusitanie pour les individus d'origine servile, avec Tarragone et sa province au contraire pour les personnages les plus importants de *Castulo*.

Une ample bibliographie et des indices concluent l'ouvrage, qui comporte également 53 figures et 70 planches hors-texte. Celles-ci retiendront surtout les archéologues car il s'agit de plans détaillés, de relevés, de stratigraphies ou de dessins de matériel. Pour l'historien, signalons le recueil d'articles des mêmes auteurs publié en 1994 en livre de poche : *Cástulo, Ciudad ibero-romana* (compte rendu dans *R.É.L.*, 1995, 73, p. 353-354).

Nicole DUPRÉ.

Manuela FANO SANTI, *Incontro internazionale. Le collezioni di antichità nella cultura antiquaria europea*, Varsovie, 13-20 juin 1996 (*Rivista di Archeologia*, supplément 21) : Rome G. Bretschneider, in-4°, 160 pages, 70 planches.

Ce troisième Congrès sur le thème de l'influence culturelle de Venise et des collections en Europe a été organisé par M^me^ I. FAVARETTO et par le professeur G. TRAVERSARI, directeur de la Revue. Ce beau volume réunit 18 communications qui ont porté sur : — des problèmes généraux, typologie des collections de sculptures anciennes (d'aristocrates, d'artistes, d'Académies, d'Universités, de la bourgeoisie, d'État), et symboles d'ancienneté, de la tradition, de la gloire de grandes familles, de villes, intérêt pour l'histoire locale, souvenir de personnages exemplaires, modèles pour les artistes..., proposition d'une programmation informatique des collections de Venise et de Vénétie ; — des collections polonaises dans leur ensemble : séries épigraphiques conçues comme un élément du paysage italien transféré dans le nord, et musées particuliers : Goluchóv, I, Czartoryska de Pulawy, série d'amphores retrouvées entre haute Vistule et haut Dniestr illustrant des contacts avec la Gaule et la mer Noire ; — la collection russe de Catherine II (celle du banquier anglais Lydie Browne) ; — des collections ou objets conservés en Italie, et plus spécialement à Rome : collection du cardinal Rodolfo Pio da Carpi (XVI^e^ siècle, inscriptions), villa Albani, dans un cadre évoquant la magnificence impériale, collection Giustiniani (portraits grecs gravés dans le *Museum Chartaceum* de l'Anglais Richard Topham, Palais de Borghese (cas d'un Apollon, de la « Cérès », mis en série avec des œuvres de Naples et de Paris (fine analyse stylistique, problèmes d'identification et de chronologie)), collection Galluzzi de Volterra passée à Florence (bijoux) ; — et à Venise, qui a longtemps été un centre de redistribution d'antiquités arrivées du bassin oriental de la Méditerranée: Musée archéologique (série de gemmes, un anneau archaïque avec inscription étrusque, figurant Ulysse au bélier) ; — un exemple français : le cabinet de curiosités Sollier (d'Aix-en-Provence) passé au Musée Calvet d'Avignon.

L'intérêt de ces recherches est considérable : révélation d'œuvres inconnues ou jugées perdues, grâce à des archives (inventaires, lettres, dessins) ; histoire de leur découverte, de leur acquisition, de leur destinée muséographique ; mode de constitution des collections (motivations des amateurs) ; aspects sociologiques (investis-

sements privés ou publics); questions économiques (rôle des antiquaires); problèmes muséographiques (organisation, scénographie des galeries); contexte scientifique (déchiffrement progressif des inscriptions, identification des objets, affinement des chronologies), littéraire (correspondance, journaux de voyage), artistique (intérêt de l'iconographie ancienne, influence des antiques sur les Beaux-Arts modernes, histoire du goût.

Il s'agit bien d'un chapitre nouveau et important de l'histoire de la culture européenne, sujet d'une grande actualité.

Illustrations somptueuses : plusieurs centaines de documents en 70 pages. Les chercheurs y feront maintes découvertes. Dommage que la correction des textes en français ait été défectueuse.

Raymond CHEVALLIER.

Épigraphie. Numismatique.

François BÉRARD, Denis FEISSEL, Pierre PETITMENGIN, Denis ROUSSET et Michel SÈVE, *Guide de l'épigraphiste. Bibliographie choisie des épigraphies antiques et médiévales*, avec des contributions de Dominique BRIQUEL, Françoise BRIQUEL CHATONNET, Pierre CARLIER, Laurent COULON, Bernard DELAVAULT, Frantz GRENET, Pierre-Yves LAMBERT, Eugenio LUJAN, Laurent MOTTE, Georges PINAULT, Xavier TREMBLAY (Bibliothèque de l'École Normale Supérieure, Guides et inventaires bibliographiques) : Paris, Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École Normale Supérieure, 2000, 424 pages, 4 cartes.

Près de quinze ans après sa première parution et dix ans après la deuxième édition, l'ouvrage « sympathique, sans prétention excessive » tel que le qualifiait A. CHASTAGNOL (*R.É.L.*, 65, 1987, p. 378-379) est devenu un guide de référence indispensable à toute la communauté des épigraphistes, et non pas seulement aux débutants, comme le prétendent les auteurs avec modestie.

L'accroissement des publications épigraphiques dans cette dernière décennie justifiait amplement une refonte totale : enrichi de « 950 nouveautés », le recueil, qui garde sa structure initiale, fait toujours la part belle aux épigraphies grecque et latine (III et IV), classées géographiquement, mais consacre aussi des chapitres plus complets aux recueils thématiques (VI), aux études sur les inscriptions (VIII) et aux épigraphies périphériques (IX) : les compétences nombreuses et variées des collaborateurs au guide ont largement contribué à un approfondissement de ce dernier domaine.

Sans faire ici de recension rubrique par rubrique du volume, signalons rapidement la mention bien venue des tablettes, *ostraca* et graffites (VI, 12), souvent délaissés ou trop systématiquement englobés dans l'*instrumentum*. La présentation améliorée de la prosopographie du monde romain (VIII, 7) facilite l'appréhension de cette lourde bibliographie choisie, et les notices réservées à la chronologie (VIII, 9) soulignent les recherches récentes menées sur les titulatures impériales ou encore les ères locales de l'Orient romain. On notera également le travail minutieux de mise à jour des épigraphies périphériques — sémitique particulièrement — directement utile aux néophytes. Enfin, on rappellera la présence d'*indices* aidant à la consultation de l'ensemble.